

À LA RECHERCHE DE LA SPLENDEUR. LES ASPIRATIONS MÉTROPOLITAINES DE BUCAREST ET DE VARSOVIE AU XX^e SIÈCLE

BLAŽEJ BRZOSTEK

(Varsovie)

Combien peut-on compter de Paris, en feuilletant diverses brochures touristiques, ou en écoutant les descriptions les plus populaires ? Le terme de «Paris de l'Est» est utilisé pour désigner aussi bien Budapest, que Tbilissi, Téhéran, Hanoi, Shanghai, ou Beyrouth. La «Venise du Nord» est l'autre nom de Saint-Pétersbourg, de Stockholm, d'Amsterdam de Bydgoszcz ou de Szczecin. Les Carcassonnes ou autres Florences locales s'efforcent d'attirer les touristes potentiels ne serait-ce qu'en renvoyant un éclat réfléchi, même s'il brille d'une faible intensité. Beaucoup de références similaires figurent dans les récits de voyages modernes – rédigés le plus souvent par des voyageurs venus d'un grand centre culturel ou économique. Ils évoquent les visions de villes lointaines, qui rappellent d'une certaine manière des lieux plus célèbres et plus remarquables.

Les métropoles de l'Europe centrale et orientale et de l'Europe du sud, cette Europe qui est parfois appelée «l'autre»¹, ont eu à diverses époques l'ambition de ressembler à un modèle qui s'est formé à l'Ouest du Vieux Continent. Elles se sont efforcées de plaire aux visiteurs et de présenter les points forts de la culture locale. Les conditions n'étaient pourtant pas toujours favorables: déficience économique, habitat urbain réduit, guerres et destructions, faiblesse du pouvoir central, maintien sous une domination étrangère, tels ont été les traits typiques de cette «autre Europe». Les centres urbains du monde occidental se sont formés sous l'influence de l'absolutisme, de la puissance commerciale et de la révolution industrielle. Londres et Paris, au seuil du XIX^e siècle, ont tracé la voie de la réflexion sur la notion de grande capitale. Dans cette réflexion les thèmes politiques et nationaux étaient essentiels: ils faisaient le lien entre l'urbanisme et l'implantation des institutions et des instruments civilisationnels qui mettaient en avant aussi bien les traditions ancestrales de ce peuple que sa modernité.

Les transformations du XIX^e siècle ont permis de faire émerger deux «Paris» dans cette «autre Europe», des métropoles possédant à la fois de grandes ambitions et des réalités contrastées: Bucarest et Varsovie. Les remarques suivantes ne sont

¹ Voir Jacques Rupnik, *L'autre Europe, crise et fin du communisme*, Paris, O. Jacob, 1990.

que quelques-uns des critères destinés à effectuer une tentative de comparaison. Elles ne se reportent qu'à quelques-uns des mouvements que l'on peut observer dans l'évolution de ces deux villes du point de vue de leur rapport au passé. Les Paris de l'autre Europe sont devenues dans l'entre-deux-guerres des capitales d'États de grande taille ayant l'ambition de jouer un rôle important au niveau régional. Toutefois leur urbanismes portaient des traces difficiles à effacer, qui faisaient apparaître la complexité de leur héritage culturel – aussi bien de celui qui était rejeté que celui qui était source de fierté. Ces deux villes cherchaient à devenir des métropoles, que ce soit par la recherche de modèles extérieurs ou que se soit en s'engloutissant dans la recherche de ses propres particularismes. Le dilemme principal était le caractère initial de l'urbanisation de ces deux capitales, ce qui constituera un problème récurrent au cours du XX^e siècle.

I.

Les formes de l'ancienne Varsovie, conservées dans l'ensemble de la Vieille Ville, avaient un caractère urbanistique. C'était une occupation de l'espace typique du Moyen-Âge en Europe centrale, basée sur un plan régulier, avec des rues partant d'une place du marché de forme rectangulaire. De cette manière la ville s'inscrivait dans la conscience collective comme un lieu résolument différent des campagnes environnantes. C'est également ce qui a induit d'une certaine manière les axes de développement de Varsovie: par le prolongement des voies urbaines, le long desquelles des maisons se sont construites pour devenir des faubourgs. On ne peut vraiment pas en dire autant pour Bucarest. Sa naissance et sa croissance ont pris une forme beaucoup plus «organique», comparable à la formation des minéraux ou à la croissance du bois. Ce type de développement est qualifié «d'irrégulier» ou de «spontané» pour le différencier du modèle «radial-concentrique» typique des Burgs allemands (mais aussi de Varsovie)². Cette future capitale s'est constituée au Moyen-Âge du regroupement de hameaux de marchands et d'artisans qui se sont réunis sans plan préalable. Aux XIV^e–XV^e siècle on y a implanté une forteresse qui servait de demeure princière. Ceci a constitué un point de cristallisation autour duquel ont commencé à se développer des quartiers qui étaient des communautés paroissiales disposant de leurs propres centres, avec des places de marchés aux plans irréguliers et des rues tortueuses. Une structure très étendue a ainsi vu le jour. Comme le remarque Nicolae Iorga, elle n'est pas sans rappeler le tissu urbain de Constantinople, hérité de Byzance³. Du point de vue des personnes venant d'Europe centrale ou de l'Ouest, cette ville était perçue comme «orientale» privée

² Dana Harhoiu, *București, un oraș între Orient și Occident*, București, 1997, p. 31, 34; Robert E. Dickinson, *The West European City. A Geographical Interpretation*, London, 1962, p. 272–275.

³ Nicolae Iorga, *Istoria Bucureștilor*, București, 2008 (1 ed. 1939), p. 73.

des attributs de l'urbanité auxquels ils étaient habitués: fortifications, portes, bâtiments centraux se distinguant des autres, la grande place. Le seul véritable axe urbain – la colonne vertébrale de Bucarest – était le *Podul Mogoșoaiei*, future Calea Victoriei, la prestigieuse voie qui conduisait du Palais de Constantin Brâncoveanu à ses possessions situées à proximité de la ville. En longeant cette artère au début du XVIII^e siècle, le prince marquait l'empreinte de son pouvoir⁴.

L'État national roumain s'est constitué progressivement dans les années 50–70 du XIX^e siècle, justement à l'époque où Paris est devenu l'archétype de la capitale européenne moderne. Longtemps distancée du point de vue des infrastructures urbanistiques par Londres, la ville de Paris sous le Second Empire, a connu une transformation spectaculaire: la destruction⁵ des structures mises en place au Moyen-Âge ou pendant la Renaissance a permis la construction de larges boulevards, équipés selon les conceptions les plus modernes de l'époque en termes d'hygiène urbaine et d'esthétique. Les nouveaux espaces, constitués de bâtiments au décor homogène, exprimaient la domination de la riche bourgeoisie: les classes pauvres des faubourgs ont été repoussées à la périphérie. Le modèle métropolitain lancé par Paris et qui est associé au nom du préfet Haussmann est devenu très séduisant. Cette «haussmannisation» a été imitée par d'autres villes françaises, ainsi que par d'autres métropoles européennes. L'exemple le plus spectaculaire de ce phénomène a été la transformation de Budapest à la fin du XIX^e siècle. Cette ville avait pour ambition de devenir une imposante capitale nationale n'ayant rien à envier à Vienne et rayonnante à l'extérieur⁶.

Le jeune État roumain nourrissait de telles ambitions. Ceci induisait aussi une tentation de renier son propre héritage. Il symbolisait, en effet, non seulement l'absence d'indépendance, mais aussi l'insertion dans le monde oriental. L'effort accompli par les élites pour s'appropriier les formes culturelles occidentales, et parmi celles-ci les formes de la vie urbaine – à commencer par les vêtements, les bals, les terrasses des restaurants pour finir par les modèles d'organisations institutionnelles et urbanistiques – a impliqué une volonté d'effacer l'influence orientale, ce qui était d'ailleurs perceptible dans la deuxième moitié du XIX^e siècle dans tous les Balkans⁷. Le long de Calea Victoriei d'imposants bâtiments publics, immeubles ou palais ont été construits sur le modèle parisien ou viennois et des boulevards rectilignes ont transpercé les ruelles tortueuses afin de transformer le regroupement de hameaux (*mahalale*) en une métropole de type occidental⁸.

⁴ L'équivalent des actions accomplies par les princes du haut Moyen-Âge dans le but d'assujettir les villes italiennes; voir Jacques Heers, *La Ville au Moyen-Âge en Occident. Paysages, pouvoirs et conflits*, Paris, Hachette, 1997.

⁵ Voir Éric Fournier, *Paris en ruines. Du Paris haussmannien au Paris communard*, Paris, Imago, 2008.

⁶ Voir John Lukacs, Budapest, 1900. *A Historical Portrait of a City and Its Culture*, New York, 1988.

⁷ Voir Božidar Jezernik, *Wild Europe: The Balkans in the Gaze of Western Travelers*, London, 2004.

⁸ Voir Bogdan Andrei Fezi, *Bucarest et l'influence française. Entre modèle et archétype urbain 1831–1921*, Paris, L'Harmattan, 2005.

Au même moment, Varsovie, qui connaissait un développement intense dû à sa rapide industrialisation, n'avait pas eu la possibilité de lancer de tels projets. Bien que proche du modèle occidental d'urbanisation, elle est devenue une «ville de district» à la périphérie de l'Empire russe. Son développement s'est effectué dans le cadre étroit des fortifications militaires, imposées par le pouvoir tsariste. La ville était de plus en plus à l'étroit et construite sans régulations urbanistiques. Stanisław Wokulski, héros du roman «Lalka» (La Poupée) de Bolesław Prus (1890), rêvait de l'image de la grande Varsovie: admirant le Paris haussmanien, il pensait à de tels boulevards dans sa ville. Entre un passé grandiose, idéalisé et souvent mythifié, et l'espoir d'un avenir meilleur, les temps actuels étaient une période d'attente d'un changement espéré.

II.

Au lendemain de la Première guerre mondiale, Varsovie et Bucarest jouaient désormais le même rôle: celui de grandes capitales de nouveaux États de «l'autre Europe» – des États disparates du point de vue de la culture et de la civilisation, formés d'éléments marqués par la diversité de leurs héritages. Dans ces deux cas de figure, le statut de capitale reposait sur un fondement discutable du point de vue des modèles urbanistiques européens. Du point de vue des puissantes villes de Transylvanie, qui reposaient sur un plan issu des chartes urbaines médiévales, et de riches traditions auto-gestionnaires des villes de Grande Pologne, Bucarest et Varsovie symbolisaient encore dans une large mesure des modèles culturels refusés. Ces villes évoquaient l'Orient ou l'Est: dans le cas polonais les éléments empruntés à la Russie, dans le cas roumain il s'agissait des restes des traditions orientales.

Le rejet des traces de la russification – la destruction de la grande cathédrale orthodoxe et le retrait de décorations de certains des bâtiments publics de Varsovie – constituait des actes relativement simples. La tradition nationale de Varsovie ne faisait aucun doute. La revalorisation des quartiers les plus anciens de la ville – la rénovation des immeubles de la Place du Marché ou la mise à jour des fragments des fortifications⁹ – avaient pour objectif d'éveiller l'intérêt pour la capitale en tant qu'image matérielle de la continuité de l'histoire nationale. Reconstruire la ville et lui conférer des traits dignes de ceux que l'on s'attend à trouver dans une capitale (aménager des rues imposantes, construire des bâtiments publics et créer des compositions urbanistiques achevées) était une œuvre beaucoup plus complexe. Les problèmes de Bucarest étaient probablement encore

⁹ La Place du Marché a été rénovée en 1928, en recouvrant les façades des immeubles de fresques; les morceaux des fortifications ont été mis à jours dans la deuxième moitié des années trente grâce aux immenses efforts accomplis par les autorités municipales pour racheter les parcelles, détruire les immeubles et faire ressortir à la lumière du jour les morceaux cachés des fortifications médiévales.

plus profonds, ils s'imbriquaient dans le problème de l'identité et du caractère de la culture autochtone. Ces dilemmes trouvaient leur expression dans l'apparence même de cette capitale. Cela signifiait dans la pratique un grand contraste entre un centre ville de taille réduite et des périphéries extrêmement vastes ainsi qu'un contraste non moins grand entre les grands boulevards et les ruelles dissimulées à l'ombre de ces derniers. Ces contrastes étaient le reflet des tensions inhérentes à un pays plongé profondément dans une civilisation rurale, mais tendant vers les aspirations des élites urbaines des années trente obnubilées par les gratte-ciel en béton, les limousines américaines et la télévision. L'architecte George M. Cantacuzino évoquait dans ses écrits du milieu de ces années le caractère étranger du nouveau monde – séduisant, mais contraire à la nostalgie roumaine pour l'ordre populaire et patriarcal¹⁰. «Des quartiers entiers sont détruits – écrivait un observateur polonais en 1938 – on trace de nouveaux boulevards et l'on aménage des parcs. Il reste encore bien sûr ça et là des endroits plus anciens [...], mais d'une manière générale, Bucarest, à un rythme américain, se transforme en Paris des Balkans. Est-ce que cela ne lui fera pas perdre le passé coloré de l'ancienne ville orientale des boyards ?»¹¹.

Des dilemmes de ce type sont apparus dans des discussions plus profondes et dans des litiges sur le choix des traditions. Quand les références à une tradition populaire «propre» et spécifique sont devenues un argument important de la lutte politique, le petit monde élitiste des architectes de Bucarest a vu se confronter le courant «national», qui recherche son inspiration dans l'ancienne architecture roumaine, et le courant cosmopolite. Par contre, le style du roi Charles II, qui avait l'ambition de transformer Bucarest en une magnifique capitale de la Grande Roumanie, était pétri de classicisme monumental¹². En son nom on a attaqué non seulement l'héritage oriental de Bucarest, mais aussi son très beau XIX^e siècle. Dans la deuxième partie des années trente ont été détruits des groupes de bâtisses ornementales à proximité du palais royal et l'on a abattu les arbres anciens, ouvrant ainsi un espace recouvert d'asphalte idéal pour les défilés. La coquetterie intimiste a cédé la place à la monumentalité. Et c'est là que s'est posé le problème des apports étrangers et domestiques, le faux des imitations et le vrai de la culture locale.

Dans la Varsovie de l'époque de telles ingérences n'ont pas pu avoir lieu. Elles auraient entraîné les destructions massives de grands bâtiments d'habitation et des déplacements de populations, ce qui n'était pas possible faute de moyens. C'était une capitale avec un agencement compact des constructions, avec de longues rangées d'immeubles grisâtres, avec des rues relativement étroites et sans

¹⁰ G.M. Cantacuzino, *Tradiționalism și modernism*, dans Andrei Pippidi, *București-istorie și urbanism*, Iași, 2002, p. 84–85.

¹¹ Józef Mayer, *Wakacje w Rumunii*, Lwów, 1938, p. 13

¹² Carmen Popescu, *Le style national roumain. Construire une nation à travers l'architecture 1881–1954*, Rennes, PUR, 2004, p. 283–290, 329–346.

perspectives. Le ministre italien des affaires étrangères, Ciano, qui s'y est trouvé en 1939 en a gardé l'impression d'une ville «grise, plate, très triste, [...] sans expression»¹³. La presse de Varsovie la critiquait dans des termes similaires. La «bosse» de l'étroit centre ville qui avait poussé au XIX^e siècle qui était dépourvu de la splendeur de grandes villes comme Paris, Vienne, Budapest était le sujet de nombreuses réflexions. À la fin des années trente, on s'est efforcé d'embellir cette ville en y plantant des fleurs, en liquidant les clôtures en bois. On a également planifié d'inscrire comme espace vide le quartier de Mokotów, après la fermeture de l'aérodrome et du champ de courses, de même que la monumentale Avenue de Pilsudski à l'extrémité de laquelle se trouvait le bâtiment de l'église de la Divine Providence. Ces plans exprimaient le besoin de créer un centre monumental avec une nouvelle dominante spatiale. Ils n'ont pas été réalisés. «L'haussmannisation» de Varsovie sera réalisée sur les ruines de la Seconde guerre mondiale.

III.

Le journaliste polonais Leopold Unger qui est revenu en Pologne de Bucarest en 1948, se souvient du choc qu'il a eu en voyant le terrible nouveau visage de Varsovie¹⁴. Cette mer de ruines était l'inscription dans la pierre des actes du drame qui venait de se jouer: la guerre et l'occupation, l'Holocauste, les insurrections et les destructions systématiques. Le nouveau système s'est mis en place sur des débris, au sens propre du terme. Comme le remarque l'écrivaine Zofia Nałkowska: «toutes les conquêtes de ma vie étaient parties en fumée – les trésors, les souvenirs, les lettres. [...] je vis à nouveau, je vis ici à partir du commencement»¹⁵.

La capitale de la Roumanie était, par contre, un organisme urbain vivant dans lequel la relation d'adéquation entre les formes et les fonds de la vie était conservée. À la fin de 1947, au moment de l'abdication forcée du roi Michel qui conférait le monopole du pouvoir aux communistes, Bucarest était «encore plein de livres et de belles choses»¹⁶. Son potentiel de grande capitale était toutefois la création des élites renversées. Les émotions collectives éveillées par le régime avait une dimension négative et s'inscrivaient dans un schéma de «haine de classes»: il s'agissait de réduire la propriété privée, de s'accaparer de confortables appartements, de priver les «sangues» de leurs revenus. Les propriétaires d'appartements de luxe, de villas et de magasins, les médecins et les avocats, qui

¹³ Galeazzo Ciano, *Dziennik 1937–1943*, trad. Tomasz Wituch, Pułtusk, 2006, p. 318.

¹⁴ Leopold Unger, *Intruz* Warszawa, 2002, p. 50.

¹⁵ Zofia Nałkowska, *Dzienniki*, t. VI/2: 1949–1952, éd. par Hanna Kirchner, Warszawa, 2000, p. 195 (I III 1950).

¹⁶ Radu Petrescu, *Prizonier al provizoratului. Jurnal 1957–1970*, éd. par Ruxandra Mihăilă, București, 2002, p. 67 (10 VII 1964).

dictaient le rythme de la vie du centre ville, perdirent leurs travail et leurs biens, ils furent arrêtés et condamnés à des peines de travaux forcés. Ceux qui avaient réussi à échapper à l'arrestation, recherchaient des emplois subalternes dans des usines ou des bureaux ou ils survivaient en vendant des livres ou en vendant leurs biens sur les marchés (*talcioc*). C'est ainsi que des collections de livres et de souvenirs de familles, souvent accumulées par plusieurs générations furent dispersées.

Juste après l'abdication du roi on a commencé à démonter les statues et à faire disparaître les noms qui faisaient référence à l'histoire de la monarchie. Très rapidement, la ville a perdu son blason et l'on a réformé des divisions administratives. L'iconosphère de Bucarest s'est mise à ressembler à celle des villes de l'URSS. De nombreux hauts parleurs ont été installés dans les rues, un réseau de trolley-bus a été implanté, la ville a été recouverte de messages de propagande inscrits sur les banderoles rouges. En 1948, on a lancé un vaste programme de changement du nom des lieux publics qui a englobé 1345 rues¹⁷. Ceci signifiait une transformation énorme de la désignation des lieux de la capitale, ce qui, couplé avec la disparition de la plupart des entreprises et de leurs noms qui étaient connus de tous, créait chez les habitants le sentiment de vivre presque dans une ville étrangère. À Varsovie ces transformations n'ont pas été aussi importantes, ce qui s'explique par le fait que la campagne de reconstruction se faisait en s'efforçant de valoriser le patrimoine historique. Certes, en 1945, l'avenue Ujazdowskie a été rebaptisée Joseph Staline, mais jusqu'en 1949 elle avait un intersection avec la rue Pie XI. Ce nom a ensuite été changé pour rétablir le nom ancien : rue Piękna (Belle). On pouvait en général remarquer deux orientations : l'une révolutionnaire et l'autre historique ou «historisante». La reconstruction de Varsovie a montré que l'héritage matériel dans la vie publique constitue une valeur positive. La restauration des monuments de la vieille ville et les reconstructions qui se sont faites sur les décombres étaient d'une immense signification pour la psychologie collective: cela légitimait dans une large mesure le nouveau système. Maria Dąbrowska a même écrit dans ses notes privées que «ce régime est totalement orienté vers la construction de l'avenir, et il ne réussit qu'à perpétuer la beauté d'un passé qu'il déteste. Même en architecture, ses seules réussites sont la reconstruction des monuments historiques et, en particulier celle des palais et des églises»¹⁸. La reconstruction est devenue un spectacle public d'envergure nationale qui pouvait éveiller localement des ressentiments, mais qui permettait de décharger une énergie collective vers un objectif positif. Les visites massives de nouveaux fragments de la ville par les habitants acquéraient une dimension d'authenticité et pouvaient renforcer le sens d'une existence quotidienne difficile.

¹⁷ Gheorghe Parusi, *Cronologia Bucureștilor 20 septembrie 1459 – 31 decembrie 1989. Zilele, faptele, oamenii Capitalei de-a lungul a 530 de ani*, București, 2007, p. 649–650.

¹⁸ Maria Dąbrowska, *Dzienniki powojenne*, t. 2: 1950–1954, Warszawa, 1996, p. 124 (9 X 1950).

La recréation du visage de l'Ancienne Varsovie ne pouvait toutefois pas – dans le contexte des transformations politiques – augurer de la volonté d'ériger une «capitale socialiste». Le défi ne consistait pas seulement à reconstruire la ville, mais à la transformer pour lui donner un nouveau visage. Par contre, le fait que Bucarest n'ait eu que peu à souffrir pendant la guerre ne pouvait empêcher sa «reconstruction» – l'héritage devait être dépassé. Selon Stelian Tănase, en dépit de la violente rupture que constituait la prise du pouvoir par les communistes, la logique essentielle d'action des élites a été maintenue: elle était fondée sur la conviction qu'il était nécessaire de moderniser la société, cette fois-ci non pas selon les préceptes occidentaux, mais selon les préceptes soviétiques¹⁹.

Deux tours illustraient la volonté de modernité dans le panorama de Bucarest – le Palais des Téléphones, construit au début des années trente selon les modèles américains, ainsi que Casa Scânteii, œuvre socréaliste de l'après-guerre. Ce bâtiment qui héberge le siège d'une maison d'édition et une grande entreprise d'imprimerie, rappelle avec autant de force que le Palais des Sciences et de la Culture de Varsovie les tours moscovites. Il a été conçu par des architectes roumains, mais sous l'œil vigilant des «conseillers» soviétiques. Les projets initiaux qui datent de 1948 conformément à l'esprit du modernisme monumental ont été rejetés: le bâtiment s'est agrandi, des décorations ont été ajoutées. Toutefois, comme il a été construit sur les zones du nord qui était recouverte de parcs, il ne pouvait pas dominer la ville comme le Palais des Sciences, plus grand que lui et situé en plein centre.

L'idéologie urbaine qui s'est constituée en URSS au cours du Plan quinquennal de transformation de Moscou trouve son expression dans le «plan de six ans de reconstruction de Varsovie» (1949) et dans le programme de «reconstruction socialiste» de Bucarest (1952). L'un comme l'autre rompaient avec la logique de développement de ces capitales, considérées comme des créatures de la spéculation capitaliste, sans aucune harmonie spatiale ni sociale. L'un comme l'autre prévoyaient un développement urbain répartie en zones d'habitation, industrielles ou récréatives, et considéraient la construction comme une conception d'ensemble de style uniforme. Dans un cas comme dans l'autre ces programmes prévoyaient la construction d'un métro et de grands investissements hydrologiques qui devaient transformer les fleuves circulant dans les villes en voies fluviales de transport. Le retentissement dont la «reconstruction socialiste» faisait l'objet était fondé sur la campagne de propagande organisée au moment de la transformation de Moscou, mais était également une action qui résultait de manière organique du besoin de réaliser de vastes entreprises propres à des régimes totalitaires. Dans le cas de Bucarest, ce plan constituait le premier programme urbanistique de grande envergure d'après la guerre. Sa structure qui reposait sur un réseau d'églises

¹⁹ Stelian Tănase, *Elite și societate. Guvernarea Gheorghiu-Dej, 1948–1965*, éd. II, București, 2006, p. 7–32.

paroissiales, et qui s'était transformée dans l'esprit cosmopolite au cours du XIX^e siècle et pendant la période d'entre-deux-guerres, n'était pas vraiment appréciée. Elle était instrumentalisée, dans le but d'exploiter ses capacités d'hébergement pour accueillir l'afflux de nouveaux arrivants, et pour – dans un futur proche – suivre la trace des nouvelles réalisations. Comme toutefois la «reconstruction socialiste» n'a pas eu lieu – à cause des changements politiques et des difficultés économiques – la ville a traversé les années 50 sans subir de grands changements.

L'écrasante supériorité des anciennes structures spatiales sautaient aux yeux de chaque visiteur de Bucarest. Cette ville conservait les traces de son caractère métropolitain et ce «charme sudique» perçus par les voyageurs polonais²⁰. Plusieurs aspects contribuaient à justifier une telle impression: un certain chaos spatial donnant un sentiment d'improvisation et la forme des bâtiments avec de vastes loggias et des terrasses à l'ombre de vignes vierges. Ces maisons étaient très décorées, ce qui témoignait aussi bien de la fortune des propriétaires que de l'imagination des architectes, les décorations étaient formées par des programmes symboliques qui devaient exprimer un trait de caractère essentiel pour les personnes, les familles et les traditions. À l'heure du modernisme, par contre, au moment où les maisons et les immeubles étaient décorés plus modestement, on y posait des plaques avec les nom des architectes et ceux des propriétaires. De nombreux signaux similaires ont continué à exister dans l'espace public de Bucarest faisant ainsi renaître «l'ancien monde». Dans le cas de Varsovie, ville qui suite aux destructions a perdu ces milliers de petites formes et ses recoins, le sentiment de continuité reposait dans une large mesure sur le souvenir et le mythe de l'ancienne ville. La ville existante était beaucoup plus «lumineuse», avec des rues plus larges, sans impasses, et avec les cours intérieures des bâtisses de la Vieille Ville reconstruites sans recoins et sans petites constructions désordonnées typique de l'ancienne époque.

L'une des actions importantes de la propagande de la période stalinienne a consisté à opposer ce qui est «ancien» (injuste et négatif) à ce qui est «d'aujourd'hui». La presse de Bucarest montrait des photographies de lieux de misère d'autrefois qui connaissaient un développement florissant. Les quartiers qui continuaient à être pauvres ainsi que leurs recoins et leurs maisons devaient apparaître comme l'héritage «du régime terrien et bourgeois» en cours de l'élimination. Les vieilles maisons grisâtres étaient négligées, les travaux d'entretien n'étaient jamais faits à temps, et les travaux de rénovation se réduisaient à leur plus simple expression. Il était impossible d'endiguer la détérioration des appareils et des installations, de l'équipement des intérieurs et des cages d'escaliers, des éléments décoratifs des magasins, les fuites des toits. Les

²⁰ Stefan Kisielewski, *Wróciłem z Rumunii* [1958] dans *Opowiadania i podróże*, Kraków, 1959, p. 176; aussi plusieurs articles de la presse polonaise, voir le hebdomadaire féminin „Kobieta i Życie” avec les reportages de Anna Wolska, *Kobiety. które uciekły spod pantofla* (1 VIII 1957, p. 4), *Plotki z Bukaresztu* (10 VIII 1957, p. 2).

bâtisses dépourvues de leur crépis et les rues boueuses de Varsovie qui renvoyaient également à «l'ancien temps» étaient représentées comme un héritage du passé.

Au milieu des années 50, cette image a commencé à se compliquer. La situation de Varsovie a fait l'objet d'une discussion publique sur le thème des jours tristes d'aujourd'hui, et les vieilles maisons destinées à être détruites ont trouvé des défenseurs qui faisaient appel à la mémoire de la ville ou à la qualité de l'architecture. Ces voix étaient toutefois marginales et ne répondaient pas non plus au désir largement répandu de changer les conditions de logement. Avec le développement de nouveaux quartiers, les contrastes ont commencé à être de plus en plus marqués entre les structures délabrées du passé et les nouvelles bâtisses «claires et belles» (au moins pour un certains temps). Les habitants du quartier de Praga qui tombait en ruine, toute comme ceux de la zone ouvrière Wola, appartenaient au camp des «partants», considérés comme étant en voie de «disparition» et appelés dans la presse les «derniers de Mohicans». Le confort relatif des nouveaux grands ensembles influençait certainement les esprits collectifs, tout comme le mythe de la modernité influençait la conscience populaire. Dans le même temps il existait dans cette conscience un autre «autrefois», différent de celui de la propagande officielle.

Dans un sens plus large, cet «autrefois» était entretenu aussi au niveau des usages publics urbains, en particulier au cours des rencontres dans les cafés ou des promenades le long de l'avenue Ujazdowskie ou de la «Chaussée» – Șoseaua Kiseleff – l'itinéraire traditionnel de promenade des élites urbaines et qui continuait d'attirer les foules le dimanche après-midi, même s'il était dépourvu des terrasses de restaurants qui lui conférait de l'animation dans les temps anciens²¹. Le sentiment social de continuité reposait également sur les souvenirs des anciens propriétaires des maisons, des cafés et des magasins. «Les magasins et les restaurants, qui avant la guerre étaient célèbres pour la qualité de leur confection ou de leur cuisine continuent à être identifiés par les nom des propriétaires qui ont été expulsés il y a longtemps et leurs décors intérieurs rappellent les souvenir d'un brillant passé qui contraste avec la qualité médiocre des marchandises qui encombrant les vitrines aujourd'hui» rapportait le correspondant de «The Times» à Bucarest en 1959²². Le magasin d'alimentation coopératif du quartier de Saska Kępa à Varsovie était désigné par de nombreux clients sous le nom des «Pakulski», le café «Antique» de la place des Trois Croix était appelé «chez Marzec» et le café «Wilanowska» (de Wilanów) ce nommait encore «Galiński» pour de nombreuses personnes. Le magasin d'alimentation sans nom de Bucarest sur le boulevard Magheru était appelé «Leonida»²³.

²¹ Voir Jean-Noël Grandhomme, „Dix jours derrière le Rideau de Fer”. *Le pèlerinage de Guy de Courson de la Villeneuve et des survivants de la Mission Berthelot en Roumanie en 1957*, „Revue Roumaine d'Histoire”, 2000/1–4.

²² *Gaiety Under the Red Cloak of Utility*, „The Times”, 16 VI 1959, p. 8.

²³ *Saska Kępa w listach, opisach, wspomnieniach*, sous la dir. de Hanna Faryna-Paszkiewicz, Warszawa 2004, p. 189; Niewidzialny, *W Marcu jak w garncu*, „Stolica”, 15–22 IV 1962, p. 12;

À Varsovie, ce type de continuations mentales avait une importance capitale, compte tenu des destructions de la guerre; à Bucarest elle s'expliquait par la campagne brutale de destruction des élites. Toutefois, à partir de 1953, les organisateurs de la vie urbaine bucarestoise ont également cherché à faire le lien avec le passé. Ceci coïncida avec l'organisation du Festival de la Jeunesse, conçu dans le but de promouvoir la ville, puis avec l'arrivée du Dégel. Les locaux gastronomiques de certains établissements de Bucarest qui avaient été fermés ou transformés commencèrent à renaître, parfois avec leurs anciens noms, dans les années 1953-54, comme «Cina», célèbre lieu de l'avant-guerre, ou comme les brasseries «Gambrinus» et «Carul cu Bere» qui avaient conservé leur décoration intérieure²⁴. Cela constituait des signaux de la continuité de la culture urbaine. À Varsovie, il était possible de remarquer de telles tendances dans la deuxième moitié de la décennie avec la réouverture du «Staroświecki Sklep» de l'entreprise nationalisée de chocolat Wedel, ou avec la création d'un café dont le nom faisait référence à la pâtisserie «Suisse» de l'avant-guerre.

IV.

Au milieu des années 50, l'architecture polonaise a rejeté le socréalisme dans un climat de vives critiques et de discussions. En Roumanie cela a eu lieu un peu plus tard et plus discrètement²⁵. Les plans de construction du bâtiment de la Radio ont été modifiés pendant sa réalisation, dans les mêmes proportions que ceux de la Casa Scânteii quelques années plus tôt, mais dans un but opposé: les décorations qui devaient figurer sur le bâtiment disparurent, les colonnes perdirent leurs figures. Le modernisme inspiré de l'architecture de l'Occident fit son retour.

Au lieu de réaliser le programme de «reconstruction socialiste» on a commencé à faire des investissements ponctuels dans le centre de Bucarest. Des bâtiments solides et fréquemment intéressants du point de vue de leur architecture virent le jour. La création se faisait parfois au prix de brutales destructions. En 1960, on acheva la construction du grand projet de bâtiment représentatif et d'habitation derrière l'ancien palais royal avec une immense Salle du Palais de trois mille places, entourée d'une couronne d'immeubles modernes. «Nombreux étaient ceux qui déplorait la destruction de trois petites églises orthodoxes – explique la traductrice et poète Annie Benteiu – [...] ainsi que celle de l'ancien

Krystyna Golańska, *Czy należy chodzić do „Galińskiego”?*, „Stolica”, 24 IV 1966, p. 11; Paul Marian, *Magazinel omului grăbit*, „România Liberă”, 20 I 1968, p. 2.

²⁴ Ion Paraschiv, Trandafir Iliescu, *De la Hanul Șerban Vodă la hotel Intercontinental. (Pagini din istoria comerțului hotelier și de alimentație publică din București)*, București, 1979, p. 268-269; Gh. Parusi, *Cronologia Bucureștilor...*, p. 678.

²⁵ Anders Åman, *Architecture and Ideology in Eastern Europe During the Stalin Era. An Aspect of Cold War History*, NY etc. 1992, p. 224-225.

jardin royal et du petit bâtiment qui servait de résidence effective au souverain. Il me semble toutefois que cette façon de faire était naturelle pour un régime à la fois athée et antimonarchique. Ce sacrifice permis toutefois l'apparition d'un nouvel ensemble harmonieux avec un large panorama sur l'Église Luthérienne et sur un petit bijou architectural: l'église orthodoxe de Kretzulescu²⁶. Peu de temps après, sur le proche boulevard de Magheru on a construit deux bâtiments modernes avec une toiture caractéristique. Au rez de chaussée on trouvait des bureaux touristiques et le grand magasin de vêtements «Eva». Ces bâtiments ont été construits à la place de maisons détruites. Titu Maiorescu a habité dans l'une d'elles avant qu'elle n'accueille le club de l'association *Junimea*. Le bâtiment du Musée Simu dont la construction rappelait un temple antique a également été détruit. Les collections de tableaux et de sculptures ont été transférées vers d'autres musées et le nom de son fondateur a été, en même temps que le bâtiment, effacé de la mémoire collective. On peut aisément remarquer que ces transformations rappelaient les actions de destruction de la période de l'entre-deux-guerres. Elles aussi généraient un dilemme entre ce qui est domestique et ce qui est étranger.

Peu de temps après, la manière officielle d'appréhender l'histoire s'est fortement modifiée. À la fin de l'ère Gheorghe Gheorghiu-Dej, et en particulier à partir de 1965, au moment où Nicolae Ceaușescu prend le pouvoir, commence à apparaître le phénomène du «communisme national». Ceci impliquait une revalorisation du passé national ainsi qu'une vision optimiste de la culture roumaine. Parmi les références de plus en plus nombreuses à l'histoire apparaissaient aussi des discussions au sujet de l'architecture qui devait devenir «authentiquement roumaine», ce qui rappelait d'une certaine manière la période de l'entre-deux-guerres. C'est ainsi qu'apparut une rivalité particulière entre le socréalisme qui soutenait la «forme nationale» et le modernisme cosmopolite qui avait apporté aux villes roumaines des constructions en béton armé. Le développement de l'industrie de construction s'est fait en parallèle avec un programme de «systématisation» urbanistique. Il a d'abord englobé les villes de Moldavie et de Valachie considérées comme les moins développées, dont les petites maisons d'un étage décorées ont été détruites, ce qui a abouti à la liquidation de systèmes urbains très irréguliers dans leur ensemble, et à leur remplacement par des immeubles de plusieurs étages construits rapidement. Les anciens «bazars» – comme on a pu l'écrire – sont devenus de véritables villes²⁷. C'était l'étape supplémentaire de recherche de l'urbanité, la transformation de *târg* (marché) en *oraș* (ville) – tout le dilemme du développement urbanistique de la Roumanie²⁸.

²⁶ Annie Bentiou, *Timpul ce ni s-a dat. Memorii 1944–1947*, ed. II, București, 2007, p. 289.

²⁷ Ion Istrati, *Vechi târguri – orașe noi*, „România Liberă”, 2 III 1964, p. 3.

²⁸ Voir Colocviul „Termeii târg – oraș. Semnificație, evoluție și utilizare”, „Historia urbana”, 1993/1, p. 83–109.

Les effets de ces programmes ont été diversement appréciés, car ils contrastaient violemment avec l'héritage du passé en plaçant les habitants dans un paysage dessinée de l'autre côté de «table à dessin». Ce phénomène concernait d'ailleurs également un certain nombre de pays démocratiques à cette époque²⁹. Les auteurs roumains ont également évoqué les conséquences sociales négatives de cette urbanisation. «La formation d'une identité individuelle dans certains nouveaux *microrraions*, dans certains quartiers d'habitation, est rendue difficile non seulement par la monotonie de l'architecture. À celle-ci s'ajoute l'indifférence à l'égard de la création de lieux publics et à l'égard des contacts humains personnels. Il s'agit des bars à vins ou des bistrotts où des amis peuvent se rencontrer autour d'une bière, il s'agit des jardins publiques où l'on peut rencontrer les mères de familles qui se promènent le matin avec leurs petits enfants. Il s'agit des cinémas de quartier en plein air, de cette inoubliable cafétéria où les jeunes se donnent rendez-vous pour leurs premières rencontres amoureuses», expliquait un journaliste d'un quotidien de Bucarest en 1967³⁰. Les recherches architecturales du *specific national* devaient permettre l'adaptation de l'architecture aux conditions de la sensibilité locale. L'architecte Constantin Joja était un propagateur actif de cette spécification: ses projets d'immeubles d'habitation devaient renvoyer aux maisons campagnardes roumaines³¹. Le chef du parti lui-même a déclaré en 1966 à une conférence sur le bâtiment, qu'une bonne architecture «doit unir ce qui est le plus progressiste et de plus riche dans l'architecture mondiale avec les spécificités locales, les traditions et les valeurs nationales de l'art roumain»³².

À côté des reportages élogieux sur les grands chantiers, des déclarations publiques sur la défense de l'héritage commencèrent à s'exprimer. L'écrivain Demostene Botez a déclaré à l'organe central du parti que les anciens recoins et les vieilles maisons témoignaient de «l'identité spirituelle» des villes, et c'est pour cette raison qu'il fallait les protéger³³. Au début de 1968 on a sauvé la maison du grand peintre Ștefan Luchian qui devait être détruite et on a protesté contre cette «frénésie» des constructeurs qui ont détruit le magnifique bâtiment de l'Académie de Iași qui gênait la construction d'une nouvelle artère³⁴. L'écrivain Eugen Barbu déclarait: «Nous avons longtemps rejeté de manière incompréhensible tout ce qui charme chaque étranger qui se rend dans notre pays: notre spécificité. [...] Je ne sais pas

²⁹ Voir *La ville aujourd'hui. Mutations urbaines, décentralisation et crise du citoyen*, sous la dir. de Marcel Roncayolo, Paris, Seuil, 2002, p. 251–289.

³⁰ Vasile Nicorovici, *Valențe intime ale vieții publice*, „Informația Bucureștilui”, 12 IX 1967, p. 1.

³¹ P. Comanescu, *Spre o arhitectură autentic românească*, „Informația Bucureștilui”, 2 XI 1968, p. 1, 3.

³² „România Liberă”, 27 II 1966, p. 1.

³³ Demostene Botez, *Identitatea spirituală a orașului*, „Scînteia”, 31 X 1968, p. 1, 5.

³⁴ Al. I. Ghilia, *Urbanism și urbanitate*, „Scînteia”, 7 II 1968, p. 1. La maison de Luchian de la rue Mendeleev 29 à Bucarest a été sauvée: en automne on a placé sur son mur une plaque commémorative („Informația Bucureștilui”, 19 X 1968, p. 3).

combien de guides connaissent l'endroit où se trouve la magnifique église orthodoxe Stavropoleos [...], combien d'étrangers sont conduits pour visiter Schitu Darvari, qui n'est pas si vieux que ça, mais qui est plein de mystères et d'ombres du passé»³⁵.

Dans le même temps, l'ouverture sur le monde incitait à rechercher un rapprochement avec les réalités actuelles de l'Occident. Avant même la visite du général de Gaulle à Bucarest au printemps 1968, ce que certains ont considéré comme le symbole de ce rapprochement, on écrivait dans les principaux quotidiens du parti que la Chaussée pouvait «devenir les Champs Elysées» de Bucarest s'il l'on y installait des terrasses³⁶.

Au même moment la vieille ville de Varsovie avait eu le temps de prendre un peu de patine. À la place du Château Royal, dont la construction avait été annoncée à plusieurs reprises, on pouvait voir un square avec des bancs ainsi qu'un morceau des anciens murs en état de ruine. C'était la preuve que le pouvoir se détournait des questions de patrimoine. Władysław Gomułka lui-même était opposé à la reconstruction. Il exprimera son point de vue juste après sa chute dans une lettre destinée à la direction du parti. Le Château Royal symbolisait d'après-lui les règnes des rois impuissants et des diètes de la noblesse qui allaient amener l'ancienne Pologne à sa perte³⁷. De même, le marasme économique des années 60, ambiant ne favorisait pas la protection du patrimoine : on se concentrait sur la gestion du quotidien.

À Bucarest cependant apparurent des initiatives qui visaient à restaurer l'éclat des monuments en déperdition. Constantin Joja, dont il a été fait mention, avait été engagé pour rénover l'ancien quartier commerçant qui s'étendait autour de la rue Lipscani, l'équivalent de la rue Chmielna à Varsovie. Beaucoup plus colorée et décorée que celle-ci, Lipskania s'inscrivait dans la substance des maisons de commerce et des auberges, qui renvoyaient une triste image après vingt ans d'administration publique. Les anciennes auberges, «hans», à l'intéressante architecture accueillaient alors des appartements surpeuplés, des entrepôts et des bureaux. La plus grande d'entre elles, qui datait du début du XIX^e siècle, Hanul lui Manuc, était habitée par 70 familles³⁸. La décision de restaurer ce bâtiment et d'y installer un hôtel et un restaurant avec des magasins pour les touristes était une preuve du changement qui était en train d'avoir lieu dans la culture officielle. On a planifié de restaurer les vieilles rues qui, grâce à la rénovation des commerces, tout en conservant les décorations, les pavés, les enseignes devait devenir l'attraction de la ville en rappelant son passé. D'après les plans, les formes anciennes devaient se

³⁵ Eugen Barbu, *Cultura oraşelor*, „Romînia Liberă”, 18 IV 1965, p. 2.

³⁶ Gheorghe Graure, *Diversificare în alimentația publică*, „Scînteia”, 12 III 1968, p. 2.

³⁷ Gomułka i inni. *Dokumenty z archiwum KC 1948–1982*, éd. J. Andrzejewski (Andrzej Paczkowski), Londyn, 1987, p. 191–238.

³⁸ L. Dumitrescu, *Restaurarea unor monumente ale oraşului*, „Informația Bucureştiului”, 11 VII 1967, p. 1.

combiner avec la modernité pour éviter d'avoir un «effet décor de théâtre»³⁹. A-t-il été évité? L'écrivain Constantin Mateescu qui a vu les résultats des travaux sur *Hanul lui Manuc* en septembre 1971, les juge avec sévérité: «Cela ressemble à un costume folklorique dans un magasin d'artisanat. Trop de folklore pour un monument de près de 200 ans. Dans la cour intérieure, là où les paysans arrivaient autrefois avec leurs charrettes, auprès de tables posées sur des plaques de pierre les consommateurs boivent de la bière Pils et mangent des biftecks saignants. Sous les arcades on entend le bruit que font les joueurs de dés. L'Orient est totalement absent de l'atmosphère de cet établissement. Les sous-sols sont remplis de jeunes hommes aux cheveux long et de jeunes filles au cuisses dénudées qui boivent de la vodka, une musique légère est diffusée par des transistors. Cette rénovation de l'œuvre de Manuk-bej: une triste farce»⁴⁰.

V.

À Varsovie au cours des années trente on s'est efforcé de faire ressortir le visage de la Vieille Ville, en découvrant les fortifications: ce programme a été continué sur les ruines de la guerre en faisant ressortir la forme de la ville médiévale. La structure de Bucarest, dépourvue de plan clairement lisible, a été spéculée par les autorités pour réaliser une «haussmannisation» brutale dont le dernier acte a été joué après 1977, date à laquelle la partie sud du centre ville a été endommagée par un tremblement de terre, pour être plus tard détruite laissant la place à de créations urbanistiques complètement neuves. Des destructions ont donc eu lieu – notamment de bâtiments du XVII^e et du XVIII^e siècle – pour construire à nouveau⁴¹. C'était une décision encore une fois en décalage avec la situation de Varsovie où justement on était en train de reconstruire le Château Royal. Cette décision avait été prise en 1971 et elle devait légitimer la nouvelle équipe au pouvoir. À Bucarest, par contre, on revenait aux principes de la «reconstruction socialiste» modifiés toutefois du point de vue idéologique pour intégrer l'esprit du communisme national. On a les projets de rénovation du centre historique qui tombait en ruine et l'on s'est concentré sur la création d'une toute nouvelle ville dans la ville. En réalité on essayait de créer une capitale du XIX^e siècle qui n'avait jamais existé: plus monumentale et impressionnante que les autres métropoles européennes. On dit que Ceaușescu voulait que le boulevard principal du nouveau centre soit plus large d'un mètre que les Champs Élysées.

³⁹ Gheorghe Curinschi, *Ecouri la articolul „Reînvie centrul Bucureștilui de altădată”*, „Scinteia”, 11 VII 1968, p. 2.

⁴⁰ Constantin Mateescu, *Jurnal II (1968–1972)*, Rm.-Vâlcea, 1998, p. 309 (10 IX 1971).

⁴¹ Voir Dinu C. Giurescu, *Distrușterea trecutului României*, București, 1994.

Les exemples de Bucarest et de Varsovie, montrent les hésitations caractéristiques du XX^e siècle entre la protection du patrimoine et la réalisation des rêves de transformation du destin commun. Cette transformation doit avoir lieu également par une intervention dans l'espace public. Si la capitale a perdu les signes extérieurs de son ancienne grandeur, il convient de les créer à nouveau. Ceux qui ont survécu à l'épreuve du temps se sont avérés trop peu imposants, c'est pour cela que les programmes de revalorisation finissent par être abandonnés comme dans le cas de Bucarest dans les années 70. Ou, au contraire, en dépit des difficultés économiques, on effectue la reconstruction exacte et coûteuse de bâtiments détruits, comme dans le cas de Varsovie. Les ambitions du pouvoir et le rêve de grandeur incite à suivre des modèles (haussmannisation), mais le sentiment de particularisme culturel incite également à la recherche d'autres formes propres, différentes. Des sinusoïdes apparaissent dont les points évoqués ci-dessus ne font que dresser le croquis. Cela vaut le coup de leur consacrer davantage d'attention.